

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

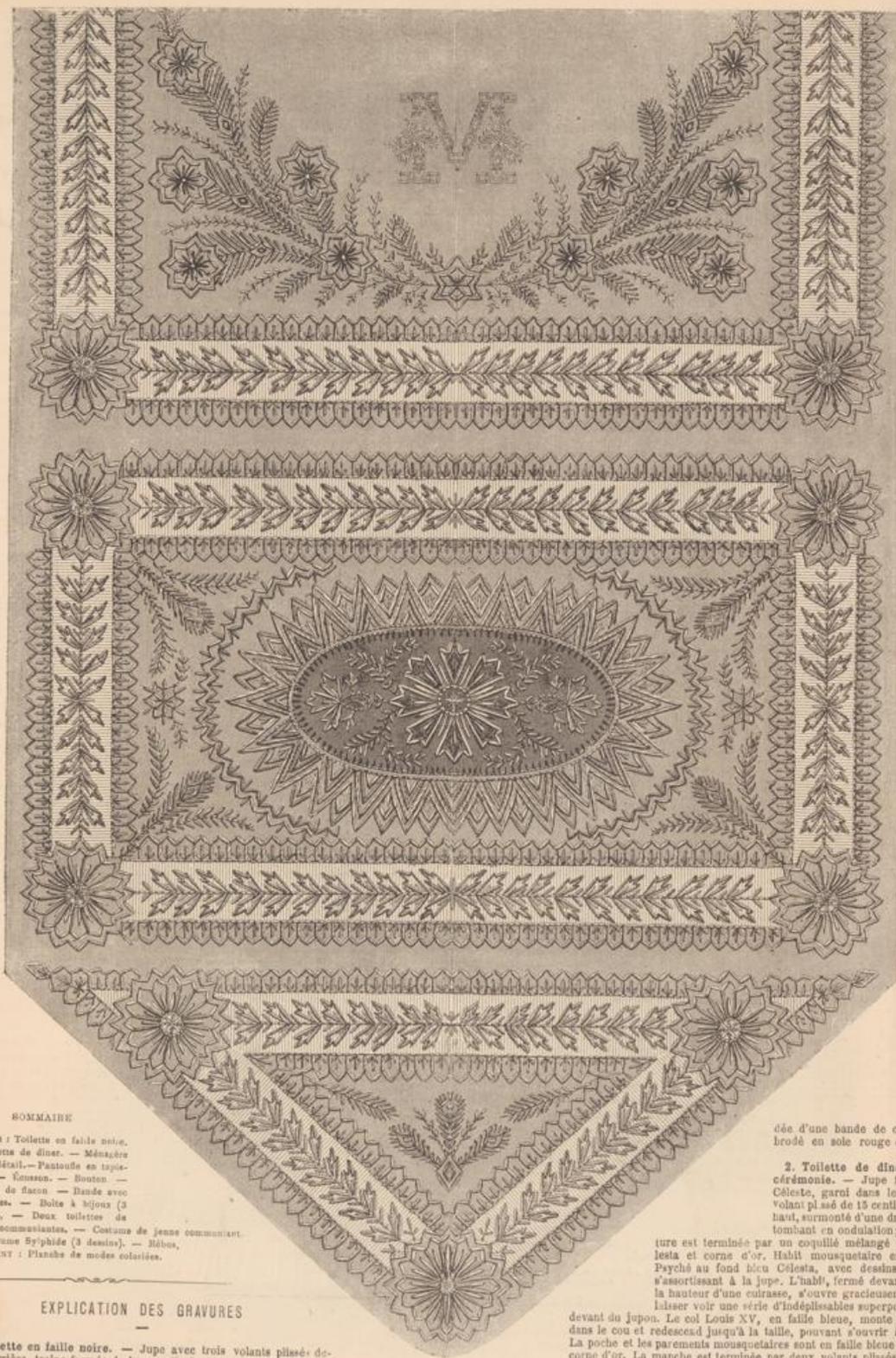
Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1. TOILETTE EN FAÏLLE NOIRE.

2. TOILETTE DE DINER. — DESSINS DE M. GUSTAVE JANET.

mousseux, se
terle féminine
Ville de Lyon
cr'l une abon-
talent, raison-
merveille, par
pouvons pré-
on Fayol, 44,
de quelques-
urg Saint-Ger-
de la distinc-
elle compose
traîne, d'une
t disposé en
este. C'est une
ne daunt pas.
n envoyant un
Jupé, devant.
e l'aissée qui
entôt la revue
mont prépare
ullièrement la
St-Honoré, en
et l'élégance
le personne en
; on trouvera
modèles de la
ries noires.
nes prix :
s. 65 fr.
. 150
à 300
uze heures.
recommandons
l qui offre une
-J.-Rousseau,
qui désireraient
crié s'adresser
Honoré, Paris,
d'échantillons.
pauvreusement
bons spéciale-
et aux pria-
rtilles le sang.
s pharmaci-
al de Musique,
de Pergolèse.
rano, musique
ecole et piano,
que de Weber,
mbre. — Nou-
s.
an, 48 fr.; —
mois, 4 fr. 50.
E
assage des Pa-
des pour évé-
de monter les
sira toutes les
à un prix très-
i que se trouve
odés déposés
aux tablettes.
depuis 10 fr.
US
pour s'affaiblir
quel Voltaire.



SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette en faille noire. — Toilette de dîner. — Ménagère et son détail. — Pantoufle en tapisserie. — Escusen. — Bouton. — Dessous de facon. — Bande avec appliques. — Boîte à bijoux (3 dessins). — Deux toilettes de jeunes communiants. — Costumes de jeune communiante. — Costume Syphide (3 dessins). — Robes. SUPPLÉMENT : Planches de modes colossales.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette en faille noire. — Jupe avec trois volants plissés devant; derrière, traine formée de larges plis doubles espacés. Tunique-taillier en biais à plis doubles devant, simple par derrière. Elle est or-

3. DÉTAIL DE LA MÉNAGÈRE.

dée d'une bande de crêpe bleu brodé en soie rouge et bronze.

2. Toilette de dîner ou de cérémonie. — Jupe faille bleu céleste, garni dans le bas d'un volant plissé de 15 centimètres de haut, surmonté d'une draperie retombant en ondulation; la garniture est terminée par un coquille mélangé faille céleste et corne d'or. Habit mousquetaire en brocart Psyché au fond bleu céleste, avec dessins nuancés s'assortissant à la jupe. L'habit, fermé devant jusqu'à la hauteur d'une ceinture, s'ouvre gracieusement pour laisser voir une série d'indéplissables superposés sur le devant du jupon. Le col Louis XV, en faille bleue, monte très-haut dans le cou et redescend jusqu'à la taille, pouvant s'ouvrir à volonté. La poche et les parements mousquetaires sont en faille bleue mélangée corne d'or. La manche est terminée par deux volants plissés et s'épanouit gracieusement. La garniture des pans de l'habit se compose d'une riche broderie François I^{er}. Derrière, l'habit tombe naturellement sur

la traîne; il est
Cél-éta et corn
et Dussol, rue

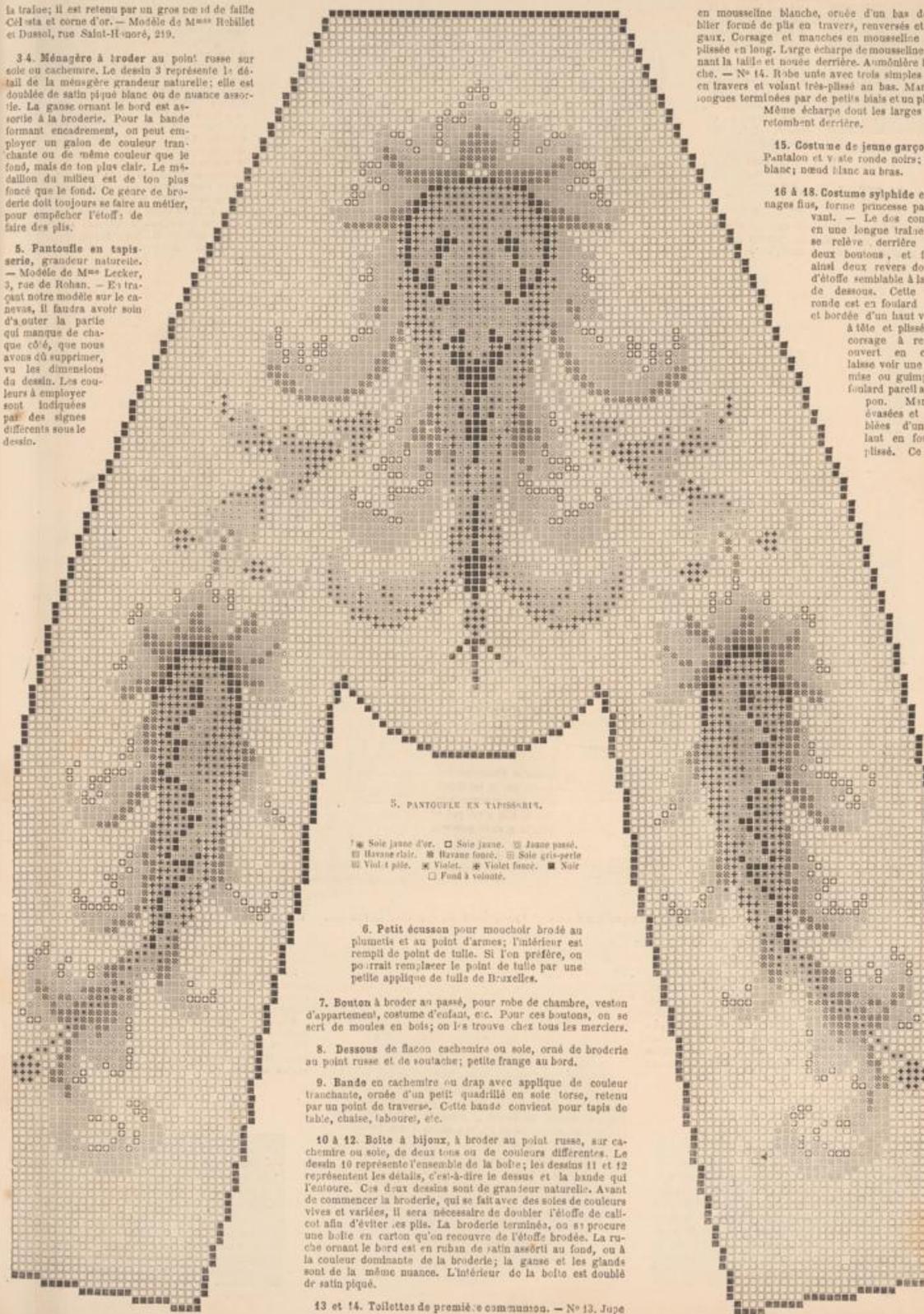
34. Ménagère
soie ou cachem
tail de la mén
doublée de sal
ie. La gause
sortie à la bro
formant enc
ployer un p
chante ou d
fond, mais d
dallion du m
foncé que le f
derie doit touj
pour empêcher
faire des plis.

5. Pantoufle
serie, grande
— Modèle de
3, rue de Rob
craut notre mod
nevas, il fan
d'aouter la p
qui manque de
que côté, que
avons eu suppr
vu les dimen
du dessin. Les
leurs à employe
sont indiquées
par des signes
différents sous le
dessin.

la traine; il est retenu par un gros nœud de faille Colista et corné d'or. — Modèle de M^{me} Robillet et Dassol, rue Saint-Honoré, 219.

34. Ménagère à tréfiler au point russe sur soie ou cachemire. Le dessin 3 représente le détail de la ménagère grandeur naturelle; elle est doublée de satin piqué blanc ou de nuance assortie. La ganse ornant le bord est assortie à la broderie. Pour la bande formant encadrement, on peut employer un galon de couleur tranchante ou de même couleur que le fond, mais de ton plus clair. Le médaillon du milieu est de ton plus foncé que le fond. Ce genre de broderie doit toujours se faire au métier, pour empêcher l'étoffe de faire des plis.

5. Pantoufle en tapisserie, grandeur naturelle. — Modèle de M^{me} Lecker, 3, rue de Rohan. — Et traçant notre modèle sur le canevas, il faudra avoir soin d'ajouter la partie qui manque de chaque côté, que nous avons dû supprimer, vu les dimensions du dessin. Les couleurs à employer sont indiquées par des signes différents sous le dessin.



5. PANTOUFLE EN TAPISSERIE.

1 Soie jaune d'or. □ Soie jaune. ⊞ Jaune passé.
 ⊞ Havane clair. ⊞ Havane foncé. ⊞ Soie gris-perle
 ⊞ Viol t pâle. ⊞ Violet. ⊞ Violet foncé. ⊞ Noir
 □ Fond à volonté.

6. Petit écusson pour mouchoir brodé au plumetis et au point d'armes; l'intérieur est rempli de point de tulle. Si l'on préfère, on pourrait remplacer le point de tulle par une petite applique de tulle de Bruxelles.

7. Bouton à broder au passé, pour robe de chambre, veston d'appartement, costume d'enfant, etc. Pour ces boutons, on se sert de moules en bois; on les trouve chez tous les merciers.

8. Dessous de façon cachemire ou soie, orné de broderie au point russe et de soutache; petite frange au bord.

9. Bande en cachemire ou drap avec applique de couleur tranchante, ornée d'un petit quadrillé en soie torse, retenu par un point de traverse. Cette bande convient pour tapis de table, chaise, tabouret, etc.

10 à 12. Boîtes à bijoux, à broder au point russe, sur cachemire ou soie, de deux tons ou de couleurs différentes. Le dessin 10 représente l'ensemble de la boîte; les dessins 11 et 12 représentent les détails, c'est-à-dire la dessus et la bande qui l'entoure. Ces deux dessins sont de grandeur naturelle. Avant de commencer la broderie, qui se fait avec des soies de couleurs vives et variées, il sera nécessaire de doubler l'étoffe de calicot afin d'éviter les plis. La broderie terminée, on se procure une boîte en carton qu'on recouvre de l'étoffe brodée. La ruche ornant le bord est en ruban de satin assorti au fond, ou à la couleur dominante de la broderie; la ganse et les glands sont de la même nuance. L'intérieur de la boîte est doublé de satin piqué.

13 et 14. Toilettes de première communion. — N° 13. Jupe

en mousseline blanche, ornée d'un bas de tablier formé de plis en travers, renversés et ind-gaux. Corsage et manches en mousseline très-plissée en long. Large écharpe de mousseline prenant la taille et nouée derrière. Amantillère blanche. — N° 14. Robe unie avec trois simples blancs en travers et volant très-plissé au bas. Manches longues terminées par de petits biais et un plissé. Même écharpe dont les larges pans retombent derrière.

15. Costume de jeune garçon. — Pantalon et veste ronde noirs; gilet blanc; nœud blanc au bras.

16 à 18. Costume sylphide en lainages fins, forme princesse par devant. — Le dos continue en une longue traine qui se relève derrière avec deux boutons, et formé ainsi deux revers doublés d'étoffe semblable à la jupe de dessous. Cette jupe ronde est en foulard rayé et bordée d'un haut volant à tête et plissé. Le corsage à revers, ouvert en carré, laisse voir une chemise ou guimpe en foulard pareil au japon. Manches évasées et doublées d'un volant en foulard plissé. Ce joli

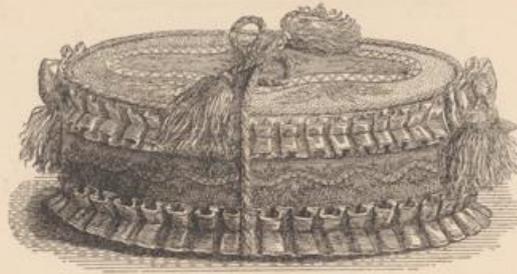


6. Écusson.

PLANCHE COLORIÉE

Robe en faille unie et en soie brochée, nuance corail rose. — Jupe en faille. Tablier à gros plis remontants en soie brochée; au bas, den-

costume forme à la fois robe de maison et robe de sortie. Notre dessin 16 représente la robe trépanée. Les dessins 17 et 18 représentent la robe relevée. — Modèle de M^{mes} Robillet et Dussol, 219, rue Saint-Honore.



10. BOITE A BIJOUX.

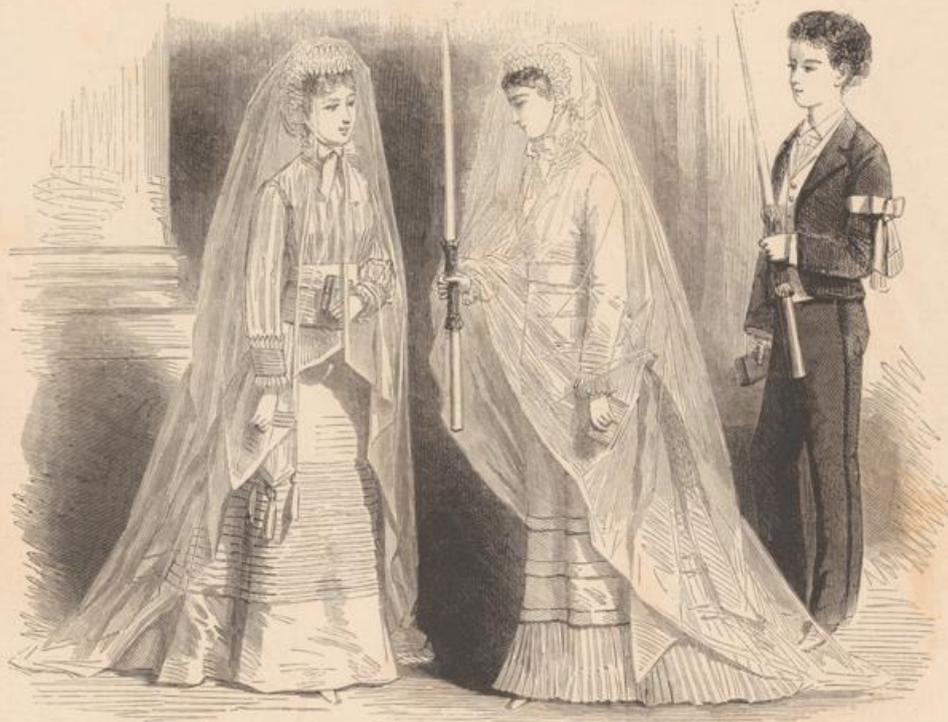
telle blanche; une seconde dentelle blanche, ornée d'une guirlande de fleurs, prend de côté, tourne en biais pour rejoindre la traîne. Devant, deux volants de tulle rose bordés de faille et formant de gros tuyaux. La traîne est recouverte de trois volants pareils.



7. BOUTON.

Corsage-cuirasse lacé derrière, en soie brochée corail rose; manches courtes pareilles. Petite berthe de dentelle blanche avec guirlande légère. Coiffure Cérés en feuillages bronze clair. — Cette toilette et la suivante sortent de la maison Duboy, 31, rue d'Anjou.

Jupe de faille vert clair, recouverte de trois

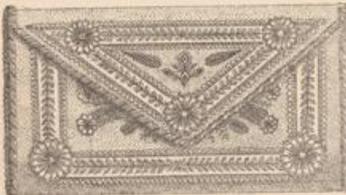


13. TOILETTE DE PREMIÈRE COMMUNION. 14. TOILETTE DE PREMIÈRE COMMUNION. 15. COSTUME DE JEUNE COMMUNIANT.

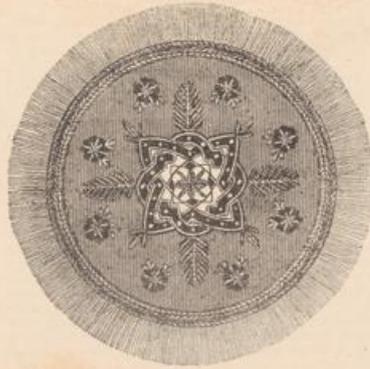
hauts volants de dentelle blanche retombant sur la traîne avec de larges nœuds en faille dans le haut, en velours dans le bas. Devant, la jupe est ornée de trois volants de tulle vert clair assorti à la robe; celui du bas, beaucoup plus grand derrière pour former la traîne, est bordé de soie. Corsage-cuirasse décolleté en velours vert, orné d'une berthe en faille et dentelle blanche et bordé d'un plissé blanc. Manches courtes en velours; nœuds d'épaule. Coiffure de fleurs mandarine mélangées d'algues vertes.

La Femme chez elle et dans le monde. — Le succès de cet ouvrage s'accroît de jour en jour. La troisième édition, en vente depuis un mois à peine, sera bientôt complètement épuisée.

La Femme chez elle et dans le monde forme un très-élégant volume qui coûte 5 francs, pris dans nos bureaux, et 5 fr. 50 rendu franco par la poste. Envoyer le montant en un mandat-poste à l'ordre de l'administrateur de la Revue de la Mode, 13 et 15, quai Voltaire, à Paris.



4. MÉNAGÈRE (VOIR LE DÉTAIL AU N° 2).



8. DESSOUS DE FACON.



9. BANDE AVEC APPLIQUE.

broché
s. Petite
ande lé-
ze clair.
ut de la
de trois



6^e Année N° 276

Dimanche 15 Avril 1877

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

*Excellence de M^{re} Oubry, 21, r. d'Angers - Tailleurs et Sewers de la Ruefumerie Ninon,
51, rue de quatre Septembre - Coiffeurs et Supers de M^{re} de Rouen, 33, rue de la Harpe
Couturiers de la M^{re} Rolland et Martin, 63, Boulevard Strasbourg*

succès
croisième
bientôt
ris-dé-
eaux, et
moultant
à la Re-

Je suis ici da
Mode et le pay
pour guider
dans le chemi
ce moment, b
difficile que c



illeul, qu'on di
clair de lune;
enfin des ruban
peut aller encor
sins, on me r
les... jaunes;
des étoffes de
des laines de
ries... jaunes.
sise. Allons ch
dédommager.
roses, du lilas,
quelcots, j'al
rayons jaunes.
leurs tirots, b
lous avec un ré
me montre les
nommer teintes
ces de... jaun
les braves bleu
de bleu, devenu
mal informés p
bitude, les bleu
ses rouges, bla
quelcots rouge
Tout cela est
En me regard

COURRIER DE LA MODE

Je suis ici dans le royaume de la Mode et le pays privilégié du chiffon pour guider mes chères lectrices dans le chemin difficile du Goût. En ce moment, hélas! il est encore plus difficile que celui de la Vertu. Je



11. BANDE POUR LA BOITE A BIJOUX.

vais donc dire ma pensée, toute ma pensée, rien que ma pensée, qui est aussi celle de tous les gens de goût que je connais.

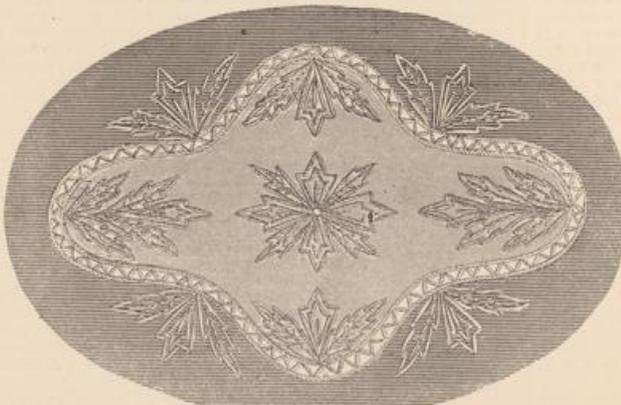
Je suis allée en tournée pour vous faire mon rapport, mesdames. Chez les passementiers, on me montre des *filés*, des garnitures, des galons... jaunes. — Fort bien; cela n'est pas trop mal, employé d'une certaine façon très-modérée. — Chez les grandes lingères : des dentelles



16 à 18. COSTUME SYLPHIDE, VU DEVANT, DERRIÈRE ET DE CÔTÉ.

filé, qu'on dirait trempées dans le clair de lune; elles sont très-jolies; enfin des rubans... jaunes. — Cela peut aller encore. — Dans les magasins, on me montre des ombrelles... jaunes; des bas... jaunes; des étoffes de fantaisie... jaunes; des lainages... jaunes; des soieries... jaunes. Me voilà déjà rassasiée. Allons chez les fleuristes nous dédommager. Vite, des fleurs, des roses, du lilas, des hincets, des coquelicots, j'ai les yeux pleins de rayons jaunes. Ces dames ouvrent leurs tiroirs, bouleversent leurs cartons avec un zèle tout aimable. On me montre les fleurs que je viens de nommer teintées en toutes les nuances de... jaune. Je dois dire que les braves hincets étaient simplement, de bleu, devenus bronze. Des gens mal informés prétendent que, d'habitude, les hincets sont bleus, les roses rouges, blanches, roses, les coquelicots rouges...

Tout cela est changé... en jaune. En me regardant dans une glace,



12. BRESSUS DE LA BOITE A BIJOUX.

j'ai cru voir avec terreur que ma figure était... jaune mandarine. Je suis sortie en m'écriant :

— J'ai la *mandarine* en haïne et le *jaune* en horreur!

En toute sincérité, le jaune est horrible, en robe, en ombrelle, en fleurs.

Qu'on habille un théâtre en jaune orange, très-bien. Faites tendre votre calèche ou votre coupé en jaune jonquille; ayez même des chevaux un peu jaunes, pas mal. Un mobilier jaune est parfois très-beau.

Quelques garnitures, — rubans, franges, biais, — jaunes, relèvent singulièrement la toilette d'une brune. Je veux bien que vous ayez une robe jaune pâle; mais n'oyez-la d'une mousseline, d'un tulle blanc, surtout auprès des épaules, si elle est décolletée; mais, pour Dieu! ne permettez pas à cette nuance perfide d'approcher de votre visage, de venir votre teint, de vous donner enfin un air d'exhumée pour empoussiement. Une femme aux cheveux noirs, au

teint d'un admirable blanc mat ou très-brun, peut seule risquer cette triste couleur une ou deux fois.

Quel est le ou la coupable de lésé-goût qui a inventé la prétendue nuance *monterrie*? Son vrai nom est jaune d'œuf gâté ou sourd malade. C'est ainsi que d'habiles intrigants se glissent dans le monde honnête avec un faux blason.

Dansé-je avoir à batailler avec une insurrection de marchands, je crierais tant que ma plume voudra grincer : Le jaune n'est presque pas l'ami de la brune. Le jaune est l'ennemi de la blonde.

Le jaune est l'ami intime de la hideuse négresse. Il va mal. Il rend laid.

A bas le jaune! Après m'être calmée en donnant coups à ma juste indignation, je passe à d'autres sujets.

L'air broil se répand chez quelques grandes couturières que l'on fra et été des robes courtes pour le voyage, la plage et les stations balnéaires. Il est certain que pour ces diverses destinations une jupe longue est extrêmement gênante. Le pain est toujours en faveur. Or, toutes les patineuses savent combien il est disgracieux d'avoir une traîne relevée en tas par derrière. On fait donc pour cet usage de petites jupes très-ornées, bordées de hauts plissés frissonnant au mouvement des rapides roulettes.

Ce numéro contient du reste, à la page précédente, un très-joli costume, qui forme à la fois robe longue et robe courte, grâce à deux simples boutons qui permettent de relever la traîne. Avec cela, on peut aller, venir, dans la rue ou dans les allées d'un parc, puis rentrer, défaire deux ganèses, et la robe redevient longue et habillée. Elle est bien nommée : la *Sylphide*.

L'éternel et banal galon à un petit regain de succès; on le porte encore fort bien en sole claire parsemée de fleurs ou de dessins de velours frappé. J'ai vu une charmante toilette en faille et armure loutre soûrement ornée de ce riche galon, qu'on ne trouve pas toujours facilement. Les gilets en sole brochée seront très en vogue pour toilettes élégantes. On fait beaucoup de petits costumes de fantaisie forme princesse; la jupe et la polonaise sont de nuances foncées différentes, ou bien tout le costume est en même étoffe, orné de simples biais de faille. J'ai déjà aperçu quelques jolies étoffes très-légères pour l'été; ce sont des rayés, des quadrillés bleus, roses, gris; des toiles d'Asie, des *florides*, tissus à jour que l'on garnira de dentelles torchon de nuances assorties à la robe. Mais pour les faire sortir de leur cachette, il faudra la chaleur. On portera beaucoup de foulards. Cette étoffe, souple et fraîche, se prêtera à toutes les combinaisons. Ils ne sont pas tous jaunes, *est*? Je ne proscriis pas le lilas, mais il ne faut pas se laisser submerger par lui.

Ce numéro contient des toilettes de première communion, fraîches, simples et aussi modestement élégantes que le permet une cérémonie aussi peu mondaine.

Le cadeau que préfèrent souvent les jeunes filles en pareille circonstance est une montre, bijou que l'on garde comme souvenir de la plus douce et la plus fraîche heure de la première jeunesse. Il y a encore d'autres charmants objets à donner : ce sont des livres de piété, peut-être un exemplaire de l'édition mignonne de *l'Imitation*, délicieusement reliée, compagnie de toute la vie, ou bien la *Première Communion*, *Règlement de vie*, par la comtesse de Flaugergny. Il y a encore le recueil des *Penées de Mme Swetchine*, et, cadeau rare et cher, les *Saints Évangiles*, illustrés par Bida.

Les bourses de première communion se font toujours en mailles d'argent, et coûtent de 12 à 50 fr. Pour 25 fr., on en a de fort convenables.

A propos de bourses, constatons la fin bienheureuse du régime des porte-monnaie. Les jolies bourses en filet ou en tricot de soie, mêlé de perles d'acier, reviennent à la mode. Pour les hommes, il y a le tissu en mailles d'acier. Grande rivalité entre les bourses avec anneaux et celles avec fermoirs et doublées de soie. On en fait aussi, et du meilleur goût, en simple peau de gant noire ou rouge avec fermoir en acier et chiffre brodé en sole cordonnet.

La *Ville de Lyon* tient toujours la tête et pour les accessoires multiples des toilettes élégantes. Voici le modeste *piqué aigle* pour border les corsages et les manches; une parure bretonne en dentelles françaises du Nord. Ces dentelles se font tout en blanc et en blanc mélangé de toutes nuances. On en garnira normalement les robes d'été. Et ce chou, en ruban de faille découpée, est-il assez coquet? On le fait en toutes nuances; le plus gros se place de côté; dans les cheveux, le plus petit se niche derrière l'oreille, du côté opposé. Cela fait tout de suite une coiffure très-parisienne.

Les brunes le porteront en nuances corail rouge; véveuve ou mandarine; pour cet usage restreint, j'autorise l'orangé. Les blondes auront à choisir dans une gamme de nuances toutes nouvelles, commençant au vert mousse pour finir à l'angélique; le corail rose est le trait d'union entre toutes les nuances de la chevelure féminine.

Mais la dernière nouveauté la plus intéressante à connaître, c'est une gaze du Bopal rayée en travers et dessinée, retenez bien ceci, à former d'immenses et légères écharpes aux délicieuses nuances; on les fera passer sur l'épaule,

tourner autour de la taille, et elles finiront en relevant gracieusement les plis des robes en faille ou en gaze d'alpes. C'est avec cette gaze que les reines d'Asie forment les voiles indiscrets dont elles se couvrent la tête et le visage.

Citons encore le gracieux fichu *Kouki* en toutes nuances. Jetez ce vapoureux nuage sur vos épaules, nouez négligemment et vous aurez de suite l'air habillé.

Voici encore une riche passementerie pendeloquée et des bandes de broderie mousse ton sur ton assorties aux robes. Cela relève singulièrement une toilette, et c'est absolument nouveau.

Plusieurs de nos abonnées se plaignent de ne pas réussir toujours à tailler leurs robes avec nos patrons. C'est à tort à une chose fort simple. Nos patrons sont coupés *sous l'air compte des coutures*. S'on coupe l'étoffe exactement sur leur contour, le vêtement sera trop étroit, puisqu'il faudra prendre encore l'espace de la couture. Il faut donc tracer le contour du patron sur l'étoffe avec un morceau de craie blanche, ce qui ne tache jamais, et laisser un bon doigt d'étoffe en sus en coupant. On bâtit alors les morceaux ensemble, en suivant le tracé de craie. On essaye le vêtement et on l'ajuste sur la personne. Quelques couturières l'essayent à l'envers, pour le corriger plus aisément. Quand la largeur de l'étoffe le permet, il est toujours prudent d'en laisser deux doigts en coupant un patron pour la première fois. Le vêtement coupé, on coupe ce qui est inutile. J'engage beaucoup mes lectrices à indiquer sur leur patron même les petites corrections faites la première fois; de cette façon, elles n'auront aucune peine pour couper correctement une seconde robe.

MARIE DE SAVENNY.

ERRATA. — Nous signalerons, dans notre numéro du 8 avril, une petite faute d'impression que nos lectrices auront sans doute déjà corrigée d'elles-mêmes : Dans la description d'un mariage dans l'aristocratie anglaise, il faut lire : « La fiancée portait une riche toilette de satin blancivoire » et non pas bleuivoire.

A la Petite Correspondance : *Diane de S.*, 7^e ligne lire : « Cela est très-variables » et non invariable.

M. DE S.

CHRONIQUE PARISIENNE

Une vraie première au bois de Boulogne dimanche dernier, une première éclairée superbement par le roi Soleil, celui qui est immortel, et embelle de tous les charnants visages de Paris. La victoire inattendue de Kili n'est pas ce qui nous a le plus intéressés, mais bien la grande question des chapeaux.

Cet objet n'a-t-il pas le singulier privilège d'être à la fois du domaine le plus sérieux et le plus frivole, de toucher à la haute politique autant qu'à la fantaisie?

— Monseigneur, causes chapeaux, disait une impératrice à un archevêque tout près de devenir Evêque.

E! le prêtait souriait. Causons donc chapeaux. Nous ne parlerons pas de ceux qui sont illustres et immovibles, mais de ceux qui sont fleuris et changeants.

D'abord, pourquoi a-t-il schisme sur ce point grave? Certaines femmes portent sur des pailles assez vastes des boîtes de fleurs surmontées de masses de rubans. D'autres, au contraire, ont de tout petits chapeaux à peine ornés d'un brin de fleurette ou d'une touffe de plumes. Où les unes ont-elles pris leur abondance et les autres leur simplicité? Reconnaissons que les dernières sont les plus élégantes; mais pourquoi ne les imite-t-on pas? Méditez-vous, chères lectrices, des paquets sur la tête et de la modiste qui, sous prétexte de « fioritures », vous assommera de girondines, de violettes, de mandarines, de barbes, de dentelle, de nœuds de satin, tout cela superposé comme les triples couronnes sur le front vainqueur d'un collègue de province.

J'aime les chapeaux tout en fleurs, mais disposés en diadèmes bas et mélangés d'un couléssé de velours qui d'avance en pointe sur le front. Une petite aigrette de truits donne de l'originalité au chapeau. Ainsi une frange de coucou posée sur velours prune a une aigrette de mandarines, une guirlande de myosotis sur velours rubis a une aigrette de cerises, un bandeau de lilas blanc sur velours bleu marine a une aigrette de groseilles. Le fond est fait en feutrage. Quelques-uns n'ont pas de fond du tout. Une très-coquette chose : Un chapeau à l'espagnole, forme fanchon, composé d'une couronne de bruyères blanches et rosées, sur laquelle retombe une frange mélangée chenille et jais; un nœud de satin noir sur le sommet de la tête. Pas de fond au chapeau et les cheveux enfermés dans un filet de chenille noire, en harmonie avec la fanchon. Le reste de la toilette noire, à l'espagnole, en gaze; double sur faille, avec broderies mates et franges chenille et jais.

Une autre sorte de chapeau, un brin tapageur, c'est le chapeau retroussé d'un côté avec bord retombant de l'autre;

beaucoup de plumes et une grappe de fleurs derrière l'oreille; très à propos aux courses ou à la campagne, impossible dans la rue.

Très-élégant bal chez M^{lle} de L... l'autre soir. La maîtresse de la maison était en blanc, traîne de faille drapée avec ce qu'il faut bien appeler le petit ventre, aussi en faille blanche, et le tablier bleu vapor sur lequel étaient jetés des narcisses jaunes. M^{lle} de L... apparaissait très-poétique dans une robe de tulle bleu *démoussé*, le plus pâle bleu du monde, relevée de bouquets de cerises. C'était à croire qu'un cerisier avait mûri dans un nuage.

Mercredi, splendide soirée chez M^{lle} Pozzo di Borgo. Comme toilettes, on a surtout admiré la marquise de Cast... et ses filles, M^{lle} d'Et et de Lam... Le goût des plaisirs, après Pâques, est si vif cette année, qu'on se costume autant qu'en plein carnaval. L'autre soir, un homme très-sérieux est apparu dans un salon de la magistrature en Amant d'Amanda. Il avait commandé son costume à Londres, pour qu'il fût bien dans le ton, et il s'était fait grimé comme un acteur. Grand succès de fou rire.

Une mode très en faveur, ce sont les petits hals suivis d'un souper assis, où l'on vient avec la tête seulement costumée. Les effets comiques produits par cette barrière donnent une grande animation à la fête. Les *lèves* les plus en faveur sont pour les hommes : le facteur rural, le gendarme, le voltigeur de Louis XIV, le Jeannot, le malade imaginaire, le jocrisse; le moosier ré-éclaté, inventé par le marquis d'O..., est tout bonnement un moosier en habit noir coiffé d'un foulard à cornes, comme si on venait de le tirer de son lit. Les jeunes gens trouvent dans les uniformes de temps passé et dans les têtes de théâtre toutes sortes de fantaisies amusantes ou romanesques.

Pour les femmes, c'est plus difficile. Les vieilles dames ont un goût fâcheux pour la coiffure Diane de Poitiers, le nœud Fontanges et le colat Marie Stuart.

Ces illustres beautés seraient bien étonnées de se voir copier par des personnes si respectables.

Une belle jeune fille s'était, l'autre soir, adjugé un rôle plus ambitieusement modeste. Elle s'était coiffée en Minerve, avec le hibou traditionnel. Là-dessous brillèrent des yeux bleus à faire tourner toutes les têtes. M. N., l'académicien, toujours aimable, mais qui ne sait l'ère qu'en latin, s'est incliné en lui disant : — Mademoiselle, féruat Venus, arte Minerva.

MARIE DE SAVENNY.

DE LA COQUETTERIE

Nous allons donc parler *coquetterie*! Que de définitions variées à provoquées ce mot terrible et charmant. Leur nombre même prouve que c'est chose indéfinissable. Pour moi, la coquetterie n'est pas seulement le *décor*, mais l'art de plaire. N'est-ce pas le charme le plus puissant de la femme? Y a-t-il une force plus grande quand on l'emploie à se rendre bonne, instruite et jolie? Au moyen âge, — époque barbare, — on traitait cette « science » de diablerie. Il n'y avait pas assez de recettes pour combattre ce maléfice. C'est qu'alors la femme était regardée comme l'auteur de tout mal et proche parente de meistre Satan. De notre temps, n'est-elle pas, quand elle le veut, la source de tout bien? Nous pouvons donc aujourd'hui dire hardiment que plaire est un devoir. On voit combien les temps sont changés. — Il est donc permis d'être coquette? — Assurément, quand on a un but honnête et débon. Une femme qui ne se soucie de plaire à personne néglige mari, enfants, maison, amis. Disons qu'il y en a peu de telles. Cependant cette variété rare se rencontre parmi les égoïstes, montrés à forme humaine qui ne s'occupent que d'eux, n'aiment qu'eux, ne voient au monde qu'eux. Je parlerais cher qu'il n'en existe pas de semblables parmi mes lectrices. Laissons-les donc de côté.

La coquetterie est chez la femme un don inné, dirions-nous providentiel? — Peut-être bien. — Instrument à deux tranchants; si l'un blesse, l'autre guérit. Tant pis pour celles qui ne savent que blesser. — Plaignons-les. Leur amour-propre seul sera satisfait, ce qui est bien peu de chose. Ni l'esprit, ni le cœur surtout n'y trouveront leur compte.

La coquetterie doit être considérée comme un capital. Le tout est de le bien placer. Et, disons-le très-haut, nulle valeur ne rend plus, entre bonnes mains. Mais tout le monde ne nait pas riche; il faut quelquefois rudement travailler pour acquérir. — Nous pouvons dire encore que la coquetterie est comme une boîte à trois compartiments, contenant, l'un la culture du cœur, l'autre celle de l'esprit, le troisième le goût de la parure. Chez quelques-unes, ce troisième tiroir seul est bien rempli.

La culture du cœur est la plus difficile à acquérir, car elle exige souvent de longs efforts. — J'ai connu une jeune fille d'un caractère très-difficile dans sa première jeunesse. Un beau jour elle se dit : « Je ne suis point la plus belle,

eh bien, je serai vante des coquet elle vent, — o lizarres. On ne prendra, où elle

On entend par dire avec une pr tombé sur une p trir. — Vous entend et s'emp triompho. Vous plaire? Elle h chères, des ch

Elle a mieu

Quel est, s'il maison la mieu

Les siens. Qu' tés d'ores et dév sa réputation en salt aoudir un e

pos un bon cois

tout cela se fait trouvev tout nat

places sa coquetu simplement, ni traîne de robe

parure la plus b des siens.

Ces femmes-là, pami nos Fra beaucoup d'ore m n'ont idée s

Parlerons-nous Tâche trop diffic

la marguerite; ment, et quelque coquetterie à me

temps lui même, ni diminuer. Un

Et la grâce

M^{lle} de Girar devoir d'une fem de notre mieux.

à ce qui pourrai

mais pas de meill

Arrivons à la p

Si j'avais l'ho

quelque frère ou à ce mot de s

gnoux : « Clifon

cela! — Et pos

le pan d'une ro

nations la paix o

core dans le pli

souvent la paix

Ne méprisiez do

comme moi. Au

sauront, le Espé

délicat, plus d'un

cerne la condole

caison de l'enfant

Étonnés donc

avec de faite pou

C'est son cadre

dous-nous, c'est

choses coûteuses

obligées de s'aff

Le grand art es

Le grand devoi

voire fortune, ce

Maiheur à celles

folles dépenses,

charmantes.

Loin de moi, ce

souange de Moï

Et

Qu'ou

Le

Et

ch bien, je serai la meilleure. — N'est-ce pas la plus savante des coquetteuses? Du reste, chaque femme la place où elle veut, — ou elle peut, quelquefois. Il y en a de bien bizarres. On ne saurait s'imaginer quelles formes elle peut prendre, où elle est capable d'aller se nicher.

On entend parfois des hommes très-mécontents — il y en a — dire avec une profonde satisfaction : « Quant à moi, je suis tombé sur une perle; ma femme n'a pas un grain de coquetterie. » — Vous croyez cela, pauvre innocent. — Elle vous entend et s'empêche de rire. Ce que vous dites là, c'est son triomphe. Vous pensez donc qu'elle ne fait rien pour vous plaire? Elle se soucie peu, il est vrai, d'avoir des robes chères, des chapeaux coûteux.

Elle a mieux. Quel est, s'il vous plaît, le salon le plus agréable, la maison la mieux tenue, les enfants les mieux élevés? — Les siens. Qui sait réunir autour d'elle un faisceau d'amitiés sûres et dévouées, même parmi les hommes, sans que sa réputation en reçoive l'atteinte la plus légère? Et qui sait adoucir un chagrin, soulager une misère, donner à propos un bon conseil, un avis délicat? — Elle encore. — Mais tout cela se fait avec tant de tact, que vraiment vous le trouvez tout naturel. — Dans cet ensemble charmant elle place sa coquetterie, à elle. Aussi peu lui importe d'être vêtue simplement, de n'avoir ni paucade ondulante sur sa tête, ni traine de robe changée en parterre. Elle pense que la parure la plus belle est la paix de la maison et le bonheur des siens.

Ces femmes-là, disons-le hautement, ne sont pas rares parmi nos Françaises; mais nous en voulons beaucoup, beaucoup pour *refaire la patrie*. Vous savez que c'est là un idéal fixe.

Parlerons-nous de la beauté comme moyen de plaire? Tâche trop difficile. Je vais simplement vous dire, comme la marguerite : On en a un peu... beaucoup... énormément, et quelquefois pas du tout. Celles qui entendent la coquetterie à sa manière savent se faire une beauté que le temps lui-même, ce destructeur éternel, ne saura ni effacer ni diminuer. Un charmant poète n'a-t-il pas dit :

Et la grâce, plus belle encore que la beauté ?

M^{lle} de Girardin, de son côté, prétend que « le premier devoir d'une femme est d'être jolie. » Remplissons-le donc de notre mieux. Je vous ai donné ma recette pour suppléer à ce qui pourrait n'être pas au grand complet. Je n'en connais pas de meilleure.

Arrivons à la parure. Si j'avais l'honneur insigne et inespéré d'être lue par quelque frère ou par quelque mari dévoué, je l'entendrais à ce mot de « parure » s'écrier d'un air inquiet et dédaigneux : « Chiffons ! Les femmes ne savent s'occuper que de cela ! — Et pourquoi non? Autrefois, n'était-ce pas dans le pan d'une robe, — d'un chiffon, — que s'appuyait aux nations la paix ou la guerre? Aujourd'hui n'est-ce pas encore dans le pli d'une robe, — d'un chiffon, — que réside souvent la paix ou la guerre du ménage ?

Ne méprisez donc ni les chiffons ni les chiffonniers... comme moi. Au milieu d'une causerie légère, mes lectrices sauront, je l'espère, découvrir plus d'un conseil pratique et délicat, plus d'un utile enseignement pour tout ce qui concerne la conduite de la femme dans son intérieur, l'éducation de l'enfant et celle de la jeune fille.

Économique donc hardiment cet axiome redoutable : *La parure est faite pour la femme.*

C'est son cadre naturel et charmant. — La parure, entendons-nous, c'est ce qui *va bien*, et non cet ensemble de choses coûteuses dont quelques femmes sans goût se croient obligées de s'affubler, pour faire « comme tout le monde. » Le grand art est de savoir choisir ce qui embellit. Le grand devoir est de ne pas dépasser ce que permet votre fortune, ce qu'exige votre situation dans le monde. Malheur à celles pour lesquelles la parure est un but de folles dépenses, et non un moyen de se rendre encore plus charmantes.

Loin de moi, cependant, de vous dire, avec le ridicule personnage de Molière :

Elle ne se doit rien
Qu'autant que le peut désirer
Le mari qui la possède...

Ce serait laisser trop de latitude aux maris. Ils ne manqueraient pas d'en abuser pour nous babiller en quakeresses! Fût-ils demanderait grâce les premiers. Mieux vaut se fier à notre esprit d'ordre et d'économie.

J'ai assisté une fois à une petite scène curieuse. Un jeune ménage faisait des emplettes dans un grand magasin de nouveautés. Le mari voulait absolument que sa femme prit une magnifique pointe de chantilly. Elle refusait. Il insistait :

— Cela t'ira si bien!
— Non, mon ami, c'est trop cher; cela n'est pas raisonnable.

Le marchand s'écria naïvement :
— Ah bien! je n'ai jamais entendu pareille discussion! C'est tout le contraire ordinairement.

Cette jeune femme devait être une de mes lectrices.

Quelques bons avis pour finir. Savez-vous quel est le meilleur moyen de bien porter une belle robe? — C'est d'oublier qu'on la porte. Quelle erreur de mettre une toilette pour la montrer! C'est vous qui devez lui faire l'honneur de la porter. Elle doit être votre humble esclave, et non vous faire disparaître sous son prestige. Il faut s'en faire un cadre, une auréole et non un écran.

Voilà le grand secret.

Et savez-vous quel est le meilleur juge pour apprécier une toilette? — La couturière! — Eh non! — Les amies! Non, encore moins; c'est... un homme de goût, quand on a la chance heureuse d'en trouver. Il ne saura souvent ni le nom de l'étoffe, ni celui de la coupe, mais il vous dira : « C'est trop rose, cela ne vous va pas. Il faut un peu plus de blanc aux manches, au corsage, moins de longueur à la jupe. » Il saura très-bien se rendre compte de l'ensemble, mais non des détails. — Écoutez-le.

Encore un mot à l'oreille, à propos de la manière de se décoller — science profonde. — Beaucoup de femmes croient bien, — comme effet, — de se décoller outre mesure. — Quelle faute! — On doit laisser *devenir*, mais il ne faut pas *tout dire*. Voilà le grand art. C'est l'avis des raffinés.

Voulez-vous me passer une comparaison qui rendra encore bien ma pensée? Si vous aviez un beau parc, vous n'ameriez guère que le voisin ou les passants y jetaient trop facilement un regard curieux, et, pour l'empêcher, vous auriez grand soin de l'entourer d'un mur. — Je ne vous demande qu'un petit rempart de soie et de dentelle. L'exigence est légère.

En un mot, il faut être un peu jalouse de soi-même. On ne peut qu'y gagner.

Je me résume :
La plus grande coquetterie, — selon moi, — c'est de remplir avec grâce et bon goût des devoirs souvent difficiles et d'arriver ainsi à cette dernière et suprême coquetterie de plaire à Celui qui tient compte des bonnes actions et recueille jusqu'aux bonnes pensées.

MARIE DE SAVERNY.

Au renouvellement de la saison, nous rappelons à nos lectrices que M^{lle} de Milly, 22, rue Chaptal, se charge, comme par le passé, de tous les achats de corbelles, trousseaux, layettes et de toutes les acquisitions dont on veut bien les charger. Celles de nos lectrices qui pourraient aller chez ces dames y trouveront une fort belle collection d'ouvrages de tapisserie et d'étoffes anciennes. Pour la campagne, nous recommandons de très-jolis rideaux en toile qui font de soquets amovibles. Tous ces ouvrages sont faciles et amusants à exécuter soi-même.

M^{lle} de Milly est chez elles tous les jours de midi à cinq heures, 22, rue Chaptal.

« Rendez-moi, je vous prie, le service, m'écrivit une abonnée, de me faire connaître une couturière de talent, raisonnable dans ses exigences. Ou trouver cette merveille, par le temps de prix exagérés qui court? »

Après renseignements consciencieux, nous pouvons présenter M^{lle} Estelle Fromont (ancienne maison Fayel, 14, rue Castiglione). Pour satisfaire les traditions de modestie de quelques-unes de ses aristocratiques clientes du faubourg Saint-Germain, M^{lle} Estelle Fromont tire la simplicité de la distinction même. C'est ainsi que, pour 130 francs, elle compose une robe *princesse* en faille noire, robe à traine, d'une gracieuse ampleur, à la poche originalement disposée en carré, au corsage moulant artistement le buste. C'est une toilette d'un grand style, peu coûteuse et ne datant pas. Mes lectrices de province peuvent l'obtenir en envoyant un corsage et les mesures de la longueur de jupe, devant. Rien que pour la façon, je connais plus d'une faulxuse qui ne craindrait pas de demander ce prix. A bientôt la revue des toilettes fantaisistes que M^{lle} Estelle Fromont prépare pour les courses et les fêtes de printemps.

Nous avons souvent entretenu nos lectrices d'une artiste bien appréciée par elles, à propos d'une spécialité qu'elle a créée pour les jeunes filles, dont le costume exige tant de tact, de science et de goût; peu de personnes, assurément, auraient pu s'inquiéter aussi bien que M^{lle} Day-Fallette de cette tâche ingrate et difficile; aussi peut-on, en toute confiance, s'adresser à elle, 15, boulevard de la Madeleine, pour le genre de toilette le plus difficile et qui fait partie de sa spécialité. Je veux parler de la robe de mariée. M^{lle} Day-Fallette sait lui donner un charme de modestie et de gracieuse simplicité.

Les costumes avec chapeaux et ombrelles assortis, pour la saison dans laquelle nous enrons, sont vraiment ravissants de genre et de fraîcheur.

Chez M^{lle} Day-Fallette, vous le savez, les prix sont des plus modérés. J'ai vu et admiré chez elle de charmants costumes lainage et faille depuis 150 fr., chapeaux depuis 30 fr., et coquette ombrelle filée avec son joli petit bouquet, en toute autre couleur doublée mandarine.

L'IDOLE

(Suite)

... Plus d'un gentleman déçu prit une subtile envie d'aller à Lausanne en voyant monter M^{lle} de Kernovenoy sur le bateau à vapeur enchanté qui rase le flut poissant et clair, entre le Jura sourcilieux et l'éblouissement des neiges sur les crêtes des Alpes de Savoie. Le baron souriait encore.

— Je les vois, pensait-il, mais elle ne les voit point. A dix-neuf ans, c'est une grâce d'état. Ah! je l'ai bien préparé!

Il ne croyait point à la grâce, ni, au fond, à aucune aide divine; mais il pouvait bien se vanter d'avoir soigneusement élevé sa fille. Une mère ne l'eût pas conduite d'une main plus précautionneuse et plus sûre. Il avait eu les habiletés supérieures de la tendresse. Cependant ce n'était plus seulement pour elle qu'il s'applaudissait de la prolongation de ce calme béni et presque enfantin dans ce jeune cœur; c'était surtout pour lui.

Le visage de Myriam était d'une limpidité merveilleuse et M. de Kernovenoy pensait que le moindre trouble y passant, comme les nuages aux ailes d'or qui flottaient lâches sur la cime des monts, n'échapperait pas à la vigilance de ses yeux.

— Alors, se disait-il, nous continuerons le voyage.

Pourtant, un jour, il arriva que Martin Bataille, qui éplait son maître depuis le matin, le saisit au moment où M. de Kernovenoy se rendait dans la salle à manger de l'hôtel, et lui dit brusquement :

— Vous ne venez point!

Il le conduisit à une fenêtre qui donnait sur le quai du Rhône et lui montra un jeune homme passant lentement, au ras du garde fou, les yeux levés vers les croisées de l'étage supérieur.

— Qui te dit qu'il est là pour M^{lle} de Kernovenoy? demanda le baron.

— Si je ne le savais pas bien, répliqua Martin, vous aurais je guette?

M. de Kernovenoy haussa les épaules.

— Ce vieux Martin, pensait-il, voudrait me faire jouer le rôle du tuteur dans les comédies espagnoles. Je ne serai pas un gardien ridicule. Dois-je me soucier d'un inconnu sentimental qui se promène? Ce serait risquer d'éveiller l'imagination de Myriam. J'ai mon bien à garder; mais le plus précieux de mon bien, c'est cette santé, cette chère ignorance...

— Il se nomme M. de Brier, dit Martin.

Le baron ne répondit même plus. Il n'éprouvait encore que de l'impatience pour ce jeune homme et se trouvait surtout humilié pour Myriam, — qui vint sous la garde de sa femme de chambre, le rejoignant dans la salle à manger, — de ce vulgaire petit roman, toujours le même : un amoureux d'occasion, montant la garde sous une croisée.

Son humeur ne put se contenir tout à fait.

— Myriam, dit-il en s'asseyant à table devant la jeune fille, n'avons-nous pas assez voyagé? Si nous retournerons à Kernovenoy?

La jeune fille se tut, mais non sans une petite moue bien éloquent, et il se vit obligé de promettre qu'il demeurerait à Genève. Aussitôt, il réfléchit qu'à Kernovenoy il y avait alors des baigneurs qui pouvaient aussi se promener sur la grève, à marée basse, les yeux vers les terrasses du château. Qu'importent ces sottises entreprenantes contre lesquelles n'est garantie aucune fille bien née et dont elle apprend vite à se défendre sans avoir besoin de leçons?

— ... Grand Dieu! se disait le baron en regardant Myriam avec son ivresse accoutumée, je ne cesse d'outrager cet ange. Je deviendrais promptement un abominable père...

M. de Brier, au même instant, entra dans la salle.

Il prit place assez loin de la table choisie par M. de Kernovenoy et sa fille; cependant, il ne perdait pas Myriam des yeux.

— Volé, je crois, un nouvel arrivant, dit le baron d'un air indifférent, bien que sa voix tremblait sur ses lèvres.

— Oh! fit Myriam, point si nouveau. Je le vois depuis trois jours. C'est le comte de Brier.

M. de Kernovenoy laissa échapper la fourchette qu'il portait à sa bouche. L'instrument fit un fracas épouvantable en retombant dans l'assiette. Cet accident fit rire M^{lle} de Kernovenoy.

Il ne riait point, lui! Il avait déjà remarqué la beauté très-réelle de ce jeune homme.

M. de Brier, qui pouvait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, ne ressemblait guère aux autres *jeunes de la colonie*; ce n'était ni une poupée mâle, ni un bellâtre. Il venait de la vieille comédie de Bourgogne ou les alliances espagnoles ou laissés dans quelques familles un héritage de traits corrects et fiers, de teints chaudement colorés et d'yeux sombres.

Il était de très-haute taille, singulièrement robuste et presque athlétique, mais avec la légèreté de la jeunesse et des allures mondaines qui corrigèrent cet excès de nature. Sa chevelure noire couronnait poliment ce beau visage où régnait un air de douceur puissante et de loyauté sans tache.

Tout le monde, dans la salle, et le gentilhomme franc-comtois le premier sans doute, observa que M. de Kernovenoy et sa fille prenaient ce jour-là leur repas du matin à peu près comme les Israélites faisaient la pâque, — debout, le bâton à la main. Quant à la cause de ce déjeuner si précipité, on la soupçonnait un peu. C'était le secret de la comédie que la contemplation muette dont la belle Myriam était l'objet depuis trois jours. Le baron avait été le dernier à l'apprendre. Désormais, il le connaissait. Le sang lui monta au visage.

— Si quelqu'un, pénétrant sans pensées, lui avait demandé : — Qu'êtes-vous venu faire dans cette grande bagarre de Genève ?

Il n'aurait rien trouvé à répondre. Il regrettait, à cette heure, un voyage qui n'avait été que le caprice de son inquiétude.

Le même bon plaisant aurait pu lui dire : — Que n'êtes-vous resté dans votre donjon ? Nulle part on ne se défend mieux que chez soi. C'est ce que vos aïeux ou leurs pairs comprennent bien, puisqu'ils avaient si grand soin de hérissier leurs logis de tours et d'escarpes.

Le baron ne retrouvait du calme que lorsqu'il se vit hors de cette maudite salle, tenant Myriam à son bras. Il l'entraîna loin de la ville. Jamais elle ne lui avait été si aveuglément chère, jamais il ne l'avait tant aimée pour sa beauté, pour l'orgueil de se voir revivre en elle et de penser que son cœur n'était encore qu'à lui. Jamais il n'avait été si prêt d'être ce père païen dénoncé par l'indignation de l'amiral d'Avrigné.

Tout en marchant, il balaïait le front et les yeux de l'idole.

— Le monde entier, se disait-il avec angoisse, va-t-il donc se conjurer pour me la prendre ?

Il brûlait de l'envie de demander à Myriam comment elle avait appris le nom de M. de Brieux ; il n'osa. Il comprenait que la première et la seule mesure efficace contre ce jeune homme serait d'arracher sa fille de Genève ; mais il était lié par la promesse qu'il venait de faire.

— Je suis bien pris, pensait-il. Oh ! la sottise aventure ! Si j'étais crédule (encore une fois il ne l'était point), je croirais que c'est mon châtimement pour ma brutalité envers ce vieux d'Avrigné, que j'honorais, que j'honore toujours. Il m'a reproché mon egoïsme, et il peut y croire, lui, car il m'offrait une alliance sortable et me donnait du temps... Je l'ai repoussé, chassé... Est-ce que je le regrette ? Non !... Mais réprimer l'audace de ce Brieux, ce n'est plus mon intérêt, c'est mon devoir. Je ne défendais que moi contre l'amiral. C'est Myriam elle-même qu'il me faut défendre. Sais-je seulement qui est cet homme ? Est-ce que les villes comme Genève ne regorgent pas d'aventuriers, doués d'une belle figure et se parant d'un beau nom qu'ils ont emprunté, volé peut-être ?... Je conviens qu'il a l'air d'être du monde... Alors, s'il en est, il ne s'en tiendra pas à cette recherche malséante... Il viendra vers moi, il m'enverra l'un des siens... Ce jour-là, ce sera la bataille ! Je suis de ceux qui croient qu'on peut se faire justice soi-même et que souvent on le doit... Ce Brieux offense ma fille et moi, il me menace et me brave... Il ne me connaît pas !

En même temps qu'il poursuivait ce monologue vraiment furieux, il essayait de soutenir l'entretien avec Myriam. Elle s'aperçut de sa distraction.

— Père, qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.
Il fit la réponse banale :
— Je n'ai rien.

Elle secoua la tête, ne le croyant pas. L'inquiétude ou l'ennui la gagnaient, car elle demanda de cesser la promenade. Mais il sembla que M. de Brieux venait au-devant des pensées violentes qui se faisaient jour contre lui dans l'esprit du baron, car il se trouva sur son passage et celui de Myriam, au moment où tous deux rentraient en ville. M. de Kernovenoy regarda sa fille. Rien de nouveau ne lui apparut sur ce tranquille et charmant visage.

— Et je laisserais troubler cette paix céleste ! se dit-il. Le lendemain, étant allés en voiture à Coppet, ils retrouvèrent M. de Brieux ; le jour suivant, ils le retrouvèrent sur le bateau. Partout et toujours ces yeux espagnols allaient donc suivre Myriam, qui devait, à la fin, en comprendre le langage.

Ce langage n'était que trop clair. M. de Kernovenoy ne pouvait croire à tant de hardiesse, respectueuse, il est vrai, mais insupportable.

— Est-il donc possible, se demandait-il, qu'il y ait des yeux pour oser dire à cette enfant : Nous sommes l'amour ! A lui-même, ces yeux-là disaient : Nous sommes l'ennemi ! nous sommes le destin !

Le dimanche suivant, M. et M^{lle} de Kernovenoy se rendirent à l'église catholique. Elle était pleine d'une grande foule que les yeux du baron interrogèrent. Il croyait n'avoir point de précaution à prendre contre le regard de Myriam qui ne se détournerait pas de l'autel pour suivre le sien : il savait comme elle était pieuse.

A l'issue de la messe, il la reconduisit chez elle, et, applanissant Martin Bataille :

— Dans l'église ! lui dit-il, jusque-là ! Le crois-tu, vieux Martin ?... Il ne me connaît pas ! il ne me connaît pas ! Martin le regardait d'un air moqueur.

— Qu'est-ce qui vous fâche donc si fort aujourd'hui ? répondit-il. L'église, qu'est-ce que cela vous fait ? Il vaut mieux qu'elle le reconduise à qu'autre part.

Le baron tourna le dos à ce rude valet. Ce que cela lui faisait !

M. de Brieux était à la messe. Myriam n'avait pas même eu besoin de détourner la tête pour l'apercevoir. Elle avait rougi et le reconnaissant, dans la nef, à quelques pas, sur le même rang de chaises que la sienne. Mais le vieux Martin la connaissait mieux que son père : cette pourriture, qui semblait la laisser indifférente partout ailleurs, l'avait choquée dans l'église.

M. de Kernovenoy s'enferma dans son appartement pour y dévorer sa colère, avant de reparaitre chez sa fille. Il fallait prendre un parti, et il cherchait à démêler ses résolutions ; c'est à la plus insensée qu'il revenait sans cesse. La violence seule lui souriait : il redevenait le vieil homme, dompté d'abord par l'amour, charmé plus tard par son beau rêve paternel.

— Non ! répétait-il encore, on ne me connaît point ! Ce que j'étais avant que d'aimer Myriam et sa mère, on ne le sait pas ! Si ce Brieux le savait, peut-être serait-il plus prudent !

Tout le monde ne devait pas avoir perdu le souvenir de ce qu'il avait été en ce temps dont il parlait sur ce ton de menaces : un viveur emporté, un redoutable champion dans les querelles d'honneur. Le baron Hector avait en jadis un tempérament à outrance, ce que les personnes indulgentes nomment une vive jeunesse.

Une légende bruyante était alors attachée à son nom ; tout un poëte diabolique de scandales et de coups d'épée. Peut-être l'écho en était-il arrivé jusqu'à M^{lle} d'Avrigné lorsqu'elle consentit à devenir sa femme. La baronne Marie avait sans doute de bonnes raisons pour préférer le séjour de Kernovenoy à celui de Paris, où semblait l'appeler son âge et sa beauté. Quant à lui, l'amour véritable le surprenait alors au milieu de ces égarements et en rompait la chaîne pour lui imposer un autre joug plus doux, plus noble et plus beau.

Arraché aux passions par la passion qui s'élevait comme une flamme épurée au-dessus de tant de cendres, vaincu, ravi, il avait donné à celle qui se donnait à lui toutes les énergies d'une nature qu'on croyait intraitable. Il l'avait aimée, éperdument aimée jusqu'à jour où, la douleur s'abattant sur son front, il allait suivre dans la mort la femme accomplie qu'il venait de perdre, son premier sauveur.

Puis le salut, une seconde fois, lui était venu sous la forme du chérubin aux cheveux d'or, oublié dans ce déuil immense, et les baisers de Myriam lui avaient rendu le goût de vivre. Il s'était plongé dans ce nouvel océan de tendresse, plus profond peut-être et plus pur encore que le premier.

Mais on ne songeait pas assez, autour de lui, que dans le long apaisement d'un pareil bonheur, cet homme au corps robuste et au cœur si véhément n'avait pas usé sa vie.

La colère et la haine, comme autrefois l'amour, le surprenaient en pleine force. Il reconnaissait en lui l'ancienne humeur farouche et les vieux tumultes intérieurs, l'orage. Ne s'agissait-il pas de son bien ultime, que le premier venu voulait lui ravir, et dès lors n'était-il pas naturel, fait comme il était, que le moyen le plus extrême ne lui répugnât point pour le défendre ? Avait-il pour l'arrêter plus de croyances qu'autrefois ? Était-il plus embarrassé de *petite morale* ? Il n'avait pas plus le respect de la vie des autres, car il continuait à n'être pas bien sûr que la vie fût un don de Dieu. Sauf l'honneur, il n'acceptait pas de frein, et quant à la passion qui allait le conduire, il se croyait d'autant moins obligé de la contrôler qu'elle avait un objet plus avouable et plus beau, qu'elle se nommait du plus grand, du plus saint de tous les noms qui servent à désigner des sentiments humains : l'amour paternel. Qu'importe que cet amour fût aveugle ! il voulait l'être.

(4 suivre.)

PAUL FERRET.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Huîtres.
Potage aux pointes d'asperges.
Pimientos d'Espagne (hors-d'œuvre).
Filet de bœuf saucé aux truffes.
Sole au gratin.
Poulet à l'estragon.
Carottes nouvelles.
Salade.
Beignets d'oranges.
Dessert.

Les pimientos d'Espagne sont des piments doux rouges, conservés dans des boîtes de fer-blanc. On les égoutte un peu pour enlever l'huile dans laquelle ils baignent, puis on

les assaisonne avec pas mal de sel fin et on les arrose de vinaigre aux herbes aromatiques. Toutes les bonnes ménagères savent préparer ce vinaigre. Laissez-les mariner une journée sans qu'ils nagent dans le vinaigre ; on les retourne pour que l'assaisonnement pénétre partout. Ceux qui n'ont pas l'habitude de ces excellents piments commencent par leur trouver un goût bizarre et qui ne plaît pas toujours, puis on s'y accoutume et on les trouve excellents. On les mange avec du beurre fin, avec les viandes rôties ou bouillies. C'est un mets très-tonique. Les vrais amateurs en mangent avec tout ce qui n'est pas sucré. — Le prix en est peu élevé ; mais on n'est sûr de les avoir bons à Paris que chez un ou deux marchands de fins comestibles.

— Pour les beignets d'oranges, prenez de la pâte à frire très-légère et faite depuis le matin, ou même la veille ; ajoutez y une cuillerée d'excellent kirsch ; coupez en tranches deux ou quatre oranges à peau fine et pas trop mûres ; tournez les tranches dans la pâte et faites frire vivement. Saupoudrez de beaucoup de sucre en poudre au moment de servir.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Le corset *Sulta se*, avec sa ceinture *Jeanne d'Arc*, est plus que jamais l'auxiliaire indispensable d'une toilette un peu soignée. Comment posséder cette cambrure de la taille, cet allongement, cette finesse de ceinture et cet effacement des hanches, si l'on n'appelle à son aide ce précieux et excellent mentor ? La somme de 35 francs, qui en constitue le prix, est chose insignifiante en présence de qualités aussi sérieuses.

Nous insistons également sur la nécessité de se procurer le jupon *Récarnier* de la maison de PUMONT (33, rue Vivienne), dont le grand succès provient de l'utilité, de la commodité et de la grâce du modèle. On n'a pas oublié, sans doute, que ce jupon se boutonne au bas du corset *Sulta se*, ce qui, par conséquent, fait de l'un le complément obligé de l'autre. Prix : 20 francs.

Les Jupons blancs et les Jupons en percale de couleur, qui jouent aujourd'hui un si grand rôle dans la maison de Pumont, continuent de faire parler d'eux, et c'est justice. Rien de préférable, en effet, à ce joli jupon blanc qui sert à deux fins, qu'on emploie court pour la ville et qui pour soirée devient à traîne, celle-ci se boutonnant et se déboutonnant à volonté. Sans la traîne, le jupon a encore de 1^{re} 20 à 1^{re} 30 de hauteur. Prix : 35 francs.

Dans la série des Jupons de couleur de cette maison hors ligne, on trouve des dispositions charmantes et des réductions de couleurs d'une harmonie et d'une grâce parfaites.

Les dames de la province et de l'étranger qui désirent avoir de jolies toilettes peuvent en toute sécurité s'adresser maison Rébulet et Dusol, 219, rue Saint-Honoré, Paris. Envoyer corsage et longueur de jupe. Envoi d'échantillons.

Le FORTIFIANT par excellence des phthisiques, des vieillards, des enfants débiles, de toutes les constitutions délicates, c'est le *Vin Aroud au quina* et aux principes nutritifs de la viande. Avec l'appétit il rend les forces et la santé. Prix : 5 fr., pharm. Aroud, à Lyon. T^{tes} pharmacies.

PATE ÉPILATOIRE DUSSEUR. — Les dames qu'incommodent un duvet importun sur les lèvres ou sur les joues doivent employer, de préférence à tout autre produit, la *Pâte épilatoire* de M^{me} Dusser, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau. Prix : 10 francs. Bien supérieure aux poudres, elle est sans aucun danger pour la peau et d'une réussite certaine.

M^{me} Princesse valse, Fruits aux Perles polka de J. Klein, fant burlesque

Voici le sommaire du numéro du *Journal de Musique* de cette semaine (40 centimes, le numéro, 13, quai Voltaire) : *Perrette et son pot au lait*, fable, musique de Dani. *Perles de l'absent*, paroles et musique de Nadand. *Comme il vous plaira*, polka, musique de Léon Barberis.

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

La jeunesse fuit sur les plaisirs, la vieillesse s'arrête sur les peines.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-géant, 13 quai Voltaire.